

649 5555

Le général est mort à l'aube

PLAN, plan, plan, Rataplan!
Le rêve passe! — Paix en Algérie, défense du franc, politique, de grandeur, unité nationale? — Les pancartes défilent devant la masse des « oui » sur laquelle les jobards ont hissé le personnage providentiel. Les hommes qui les brandissent ont été ou sont encore pétaimistes ou résistants, socialistes ou conservateurs, radicaux ou chrétiens. Depuis trente ans ils ont reçu des « systèmes » qui se sont succédés, tout ce que ces « systèmes » pouvaient leur offrir! Elevés dans le sérail, ils ont construit l'édifice que l'autre vient d'abattre. Tous les divises et pourtant ils se sont agglutinés, ne conservant de leur étiquette originale, que ce qui peut leur permettre de monnayer plus cher leur ralliement.

L'homme providentiel a prêché la vertu et ils se sont ralliés au prince, les ongles bien recourés, l'innocence inscrite dans leurs yeux bien clairs, sur leur visage bien débarbouillé. Les préaux d'écoles ont retentis de leur commun sacrifice à « l'idéal ».

L'auteur de ce miracle? Le Général! On le dit jésuite?

Une déclaration sur la paix des braves, un colonel déplacé, avec de l'avancement. Une grand'croix de la Légion d'honneur. Soustelle et Pinay au gouvernement. Cinq objecteurs de conscience libérés. La Finance rassurée par le mirage du pétrole. Un peu de politique Mendès-France pour servir de garniture au brouet réactionnaire, et le tour fut joué!

Bien sûr, rien n'est changé hors les girouettes qui ont pris le vent. La guerre continue. La liberté est étranglée en Algérie. La radio est en tutelle. On attend le statut des objectifs. L'impôt augmente, les effectifs et les crédits militaires aussi. Par contre ceux de l'Education nationale diminuent. La candidature électorale n'est permise qu'aux partis ou aux personnalités possédant de la fortune. Le chômage menace!

par Maurice JOYEUX

Qu'importe! Le rêve qui passe alimente la marotte. Qu'importe si toutes ces mesures contradictoires restent lettre morte. Qu'importe si l'espoir de voir aboutir l'une d'elles sonne le glas de l'autre! — Vive de Gaulle! car à travers de Gaulle les revendications particulières de chacun émanent de l'œil. Il suffit pour cela de regarder le Général par le petit bout de la lorgnette ce qui permet de ne voir que ce que l'on désire.

Ce rêve qui passe fut celui du petit commerçant votant pour Poujade, de l'intellectuel votant pour Mendès. Rêve du grand bourgeois indépendant comme celui du communiste dégoûté par les massacres de Hongrie.

Le rêve passe, roulant dans son sillage les hommes d'hier et ceux qui demain marcheront dans leurs pas. Autour de ces hommes, la foule! Cette foule qui donne l'impression de puissance mais qui telles les neiges que l'on croit éternelles, fond aux premières chaleurs populaires.

Et déjà les nuages s'amoncellent. Pinay réclame des impôts, Massu des hommes, Mollet le salaire de sa forfaiture, Soustelle celui de sa complaisance impatiente!

Au pied du tertre d'or le prince domine, la vague électorale jette son écume. Les partis et les hommes qui furent ceux du grand capital viennent de nous donner leur mesure. Bataille pour l'âge qui a éclaboussé même les nouveaux qui sont d'ailleurs leurs clients à deux ou trois exceptions près.

La mêlée, stoppée un instant par la peur, va reprendre. Dans la cour, l'entourage du prince se dévore. Les Duchet, les Frey, les Bidault ne manqueront pas à la tradition.

Les politiciens vont réoccuper le théâtre. Sur les tréteaux les fantoches vont s'agiter pour occuper l'électeur.

Le rêve est passé! La réalité demeure. La réalité, c'est l'Assemblée la plus réactionnaire que le pays ait connue depuis 1919. La réalité c'est la lutte qui va se poursuivre derrière le décor. Lutte d'une minorité révolutionnaire éfratée, ensermée dans des moyens d'action qui ont fait leur temps, qui représente — qu'elle en ait conscience ou pas — les aspirations confuses de la masse friable contre les financiers, les militaires, les technocrates, les gouvernements.

Le rêve est passé! Le Général! le vôtre! celui que vous avez créé à l'image de vos désirs, de vos ambitions, de vos intérêts, de vos dévouements sublimes ou de vos calculs infectés, ce général-là dans le petit matin sale qui clôture le dépeuplement, a disparu à jamais. Le Général est mort à l'aube.
Plan... plan... plan... Rataplan!

EDITO

LE succès des candidats de l'U.N.R. constitue une menace sérieuse pour la classe ouvrière, déjà éprouvée par une situation économique inquiétante. La diminution des heures de travail, le chômage partiel dans certaines corporations, et la surenchère de main-d'œuvre qu'il implique, viennent grever un budget familial précaire.

Rien n'indique, surtout depuis que la majorité de l'Assemblée est liée à la guerre d'Algérie, que cette situation trouvera la solution par les voies gouvernementales.

Le prolétariat, qui pour un instant avait crû au miracle De Gaulle, devra faire front pour imposer au capitalisme une révision des salaires qui tienne compte des nécessités des masses laborieuses. Si le patronat français pris entre les taxations imputables aux conflits d'Afrique du Nord et les revendications des travailleurs, a toujours sacrifié ces dernières, c'est parce que les syndicats, attendant une solution par les élections, n'ont pas mené le combat, avec suffisamment de cohésion pour qu'il fût décisif.

Maintenant que les jeux sont faits, qu'il est évident qu'accepter la Nouvelle Constitution, c'était aussi préparer le terrain à la réaction, il faudra que les travailleurs ne comptent que sur leurs seules forces.

S'ils n'étaient pas dignes de leur mission historique, toutes les conquêtes qu'ils ont chèrement acquises seraient mises en cause. Le chômage, la misère sont parfois les outils majeurs des autoritaires.

Il faut donc que les travailleurs se préparent à l'action. Qu'ils rejoignent les syndicats là où ils ne sont pas, que les instruments serviles des appareils bureaucratiques. Si de tels syndicats n'existent pas, qu'ils créent, qu'ils organisent des comités d'actions autonomes à la base, gérés par eux-mêmes.

Dans ce régime, plus que jamais soumis aux lois des intérêts particuliers, il n'est pas de réforme possible qui règle les problèmes.
C'est le régime lui-même, ses bases, ses institutions, ses hommes qu'il faut condamner.

Les parlementaires ne peuvent plus abuser. C'est pour le fédéralisme que les travailleurs doivent lutter.

le monde libertaire

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

ALGÉRIE, terre d'élection Tel mépris qui croyait prendre

LORSQUE nous disions que De Gaulle, général, ne pouvait arrêter la guerre d'Algérie, d'aucune nous apposaient que par sa seule personnalité, il allait imposer la discipline aux colonels d'Alger des C.S.P., que par là, il éviterait la guerre civile, et que cela seul importait.

Or Salan reste le maître incontesté de tout ce que l'Algérie compte comme officiers et colonels. S'il a feint d'obéir en ordonnant aux militaires de cesser leur participation aux Comités de Salut Public, c'est pour ne pas opposer un refus formel qui aurait pu braquer l'opinion publique. Mais les colonels, en douce, devraient civilement responsables de l'activité des C.S.P.

Nous avons constaté, au cours de la campagne électorale en Afrique du Nord, que les militaires et notamment Salan soi-même étaient les vrais stratèges. Pressions sur les candidats musulmans pour qu'ils soient candidats, pressions sur d'autres pour qu'ils ne le soient pas. Diversion guerrière à Palestro pour prouver que l'Armée pensait plus à décourager le fellah qu'à assurer sa représentation au Parlement. Rien n'y manquait. L'armée, répartie dans

urnes de l'U.N.R. Ainsi, André Morice et Georges Bidault, chacun à sa manière politiquement à « mur », sont les députés des musulmans.

On se plaît à penser, à ce qu'aurait pu être le mépris de fer du Général pour ces jeux sordides du système.

Un mépris que d'aucuns, dit-on, sont prêts à lui retourner.

par Michel PENTHIE

Un nouveau Sisyphe

JE suis très peu enclin aux spéculations métaphysiques. Toute idée qui ne vient pas des faits ou n'y retourne pas pour y trouver des prolongements et des occasions de rebondir en s'éloignant est, à mon sens, une pure provocation au byzantinisme. Dans l'état actuel de la science, par exemple, je tiens pour assuré qu'il est tout aussi impossible de prouver logiquement l'existence que

l'inexistence de Dieu qui est l'idée par excellence — le Verbe, disent les casuistes — l'abstraction, des abstractions et ne sera jamais autre chose tant qu'on n'aura pas résolu le problème des causes premières, qu'une hypothèse de travail dont l'approche est interdite au-dessous d'un certain niveau culturel. Il faut donc laisser aux esprits scientifiques de pacotille le soin de s'avancer dans cette voie avec des certitudes et à l'intention seulement des survivants des barbus de 1900.

On me pardonnera de descendre à des contingences un peu plus vulgaires, mais bien plus substantielles et donc bien plus accessibles pour établir un parallèle et dire qu'il en est du sauveur suprême comme de Dieu. Le sauveur suprême s'apparente volontiers de lui-même à Dieu et si, d'aventure, il a quelques scrupules, la foule qui s'est enthousiasmée pour lui les surmonte aisément en son nom. C'est que la foule raisonne essentiellement sur des hypothèses qu'elle prend pour des réalités. En l'occurrence, le sauveur suprême étant le général de Gaulle, ce qui compte à ses yeux c'est bien plus ce qu'il est que ce qu'il est. Ce qu'il n'a, de toute évidence, pas réussi à empêcher.

Si on me dit que le général de Gaulle nous a évité la guerre civile, je réponds tout de suite que cette affirmation est une hypothèse qui par une hypothèse. Et je vais au fait qu'est une réalité à l'appel qui leur a été adressé le 28 mai, les 7 millions 500.000 personnes qui constituent l'agglomération parisienne n'ont répondu qu'en envoyant 400.000 d'entre elles — dont beaucoup se sont, dès le lendemain, fait d'abominablement occupés par les organisateurs! — pour défilé de la République à la Nation en signe de sept cents esclaves romains. De ce fait, je conclus que, si la guerre civile a été évitée, bien plus qu'à l'accès.

(Suite page 2)

★ NOTRE GALA 1958 ★



La foule se presse au Gala de notre Journal. Attentive, elle écoute le discours du secrétaire de notre organisation Maurice LAISANT. Une fois de plus, la grande salle de la Mutualité s'avère trop petite pour contenir les milliers de personnes qui sont venues soutenir notre grand journal révolutionnaire.

Progrès technique et durée de travail

LIDÉE que le premier bienfait du progrès technique est de pouvoir travailler moins est bien naturelle et au fond parfaitement justifiée. Mais il ne faut pas oublier que le progrès technique ne peut s'accomplir que par la satisfaction des besoins de première nécessité : manger, boire, s'habiller, se vêtir, se reposer. Ils ont encore d'autres besoins parfois aussi impérieux et, de plus en plus, au fur et à mesure que ces besoins sont satisfaits, d'autres naissent, dont on ne peut se passer sans décrocher. C'est d'ailleurs là une des conditions du progrès dans tous les domaines.

Il est facile de comprendre, si le progrès dans la production joue son rôle qui est de mettre à la portée de tous, et en abondance, toutes choses nécessaires à la satisfaction de nos besoins, que chacun voudra et saura faire quelque chose avec l'argent qui lui restera quand il pourra se procurer à meilleur compte tout ce qu'il lui faut pour la vie courante. Cet argent libre, c'est précisément du travail économisé par les nouvelles techniques, et si nous dépendons cet argent pour vivre plus et mieux en nous procurant ce que nous ne pouvons acheter auparavant, il va de soi que la durée de travail ne diminuera pas, car il faudra du travail pour produire les choses nouvelles exigées par les besoins nouveaux ou insoufflés. Dans cette course entre la facilité de produire et la satisfaction des besoins, ceux-ci l'emporteront toujours. Voilà, je crois, en raccourci, sur ce sujet, la thèse classique présentée par l'économie.

Mais le bon sens ou l'instinct du travailleur, de celui qui est pris toute sa vie d'homme complet dans l'engrenage de cette gigantesque machine qu'est la

production, lui dicte le raisonnement suivant : puisque je peux vivre aussi bien avec un revenu moindre, je vais travailler moins longtemps pour pouvoir me reposer et me distraire davantage. Au lieu de faire huit heures de travail, je n'en ferai que six. Ce raisonnement est nullement en contradiction avec la thèse admise par l'économie. En raisonnant ainsi,

Des économistes de valeur — reconnaissons-le — comme Salvy et J. Fourastié, vous expliquent avec des arguments en apparence irrefutables que si l'on réduit le temps de travail des salariés, on stoppe tous les effets bienfaisants du progrès technique et on n'aboutit qu'à augmenter les loisirs aux dépens du niveau de vie général qui ne progresse plus. Voilà, par exemple, ce qu'écrit J. Fourastié dans son livre « Machinisme et bien-être », page 164 :

« Il est évident que si la France avait maintenu à 50 heures la durée de son travail hebdomadaire moyen de 1920 à 1939 comme de 1900 à 1920, la guerre de 1939-45 eût été évitée, car la puissance industrielle française eût suffi à décourager les idées de revanche des nazis. De plus, cet effort de travail eût donné en quelques années, au peuple de France, un équipement tel que la production, au lieu de stagner, eût doublé en vingt ans; la génération passée eût donc en travaillant autant que la précédente, accru beaucoup son niveau de vie, évité une guerre, et laissé à la génération actuelle une productivité du travail telle que l'on pourrait maintenant réduire à 40 heures la durée du travail, tout en maintenant un niveau de vie digne d'un peuple civilisé, niveau de vie que nous n'avons pas encore, et que malgré l'intensité actuelle du progrès scientifique, nous mettrons au moins vingt à trente ans à atteindre. »

Je laisse aux camarades qui me lisent le soin de juger la valeur des explications vraiment trop simplistes de J. Fourastié sur les causes de la deuxième guerre mondiale, ainsi que sur les raisons de la faiblesse relative de notre économie. Pour

MENSUEL — N° 45
DECEMBRE 1958
PRIX : 50 FRANCS
Rédaction - Administration
3, rue Ternaux, PARIS-XI
Tél. ARC. 59-38
C.C.P. Paris 10.569-77
Georges VINCEY
ABONNEMENTS :
France ... 12 mois : 550 fr.
Etranger ... 6 mois : 600 fr.
Changement d'adresse
30 fr. en timbres-poste

Le culte de la vedette ou...

«...A PART ÇA, QUOI DE NEUF?»

JAMAIS sans doute un homme n'avait si formellement (j'allais dire si militairement) que le Gal de Gaulle interdit qu'on se servit de son nom durant la campagne électorale. Jamais sans doute le nom d'un homme n'a été si utilisé durant la foire aux mandats que celui du susdit général. Si la discipline est la force

par Maurice LAISANT

principale des armées elle ne semble pas être le fait des parlementaires et des candidats parlementaires. Or n'est pas très obéissant avec les généraux au Palais Bourbon, on ne l'est — du reste — pas davantage chez les colonels de « Salut Public ».

Aussi chacun s'est recommandé de De Gaulle, y compris ceux qui s'étaient dressés face à lui et qui se sont crus tenus de crier d'un ton plus haut que les autres, leur attachement indéfectible à celui qu'ils vomissaient voici quelques mois.

Si la chose n'a pas réussi aux candidats certains ont été restés farouchement opposés à la cinquième, si l'opposition lors du référendum par les Poujadistes à la nouvelle constitution leur a valu l'échec retentissant que l'on sait, les socialistes par contre « maîtres es-trahison » se sont maintenus et trouveront leur place dans un gouvernement rétrograde et réactionnaire que leur présence ne déparera pas.

Cependant les éléments de droite ont marqué une montée en flèche extraordinaire. Les communistes qui de tous les partis obtiennent le plus de voix en perdent cependant ainsi qu'un nombre considérable de mandats. Rejetés dans l'opposition ils pourront parler au nom de la classe ouvrière, avec d'autant plus de facilité que l'abandon de tout révolutionnarisme (même de façade) par toutes les centrales politiques laissera le champ libre à leur démagogie.

L'autre fait marquant, mais non surprenant est le nombre d'abstentions. Alors qu'il était de 15,01 % lors du référendum, il s'éleva à 22,94 % proportion jamais atteinte depuis 1936.

Ceci s'explique fort bien : le référendum, expression directe de la volonté populaire a vu voir y participer des hommes qui par principe refusent de voter. Mais la raison majeure s'est fait entendre : ce référendum n'est fait que par le nom de De Gaulle et c'est à juste titre que l'on a pu dire qu'il constituait un plébiscite.

Le succès du général a été celui de la vedette et le dégoût inspiré par le parlementarisme.

Le désespoir pousse à des solutions extrêmes et « pour que ça change » on est prêt à se livrer au premier sauveur suprême venu.

De Gaulle était la tête d'affiche en question. C'était lui à être Sophia Loren ou Luis Mariano. Il fallait au peuple un nom qui sonna bien et connu de lui.

P.-V. BERTHIER.

par J.-Ph. MARTIN

Ainsi, par exemple, dans l'Etat du Massachusetts se trouvait en matière de salaires. Ainsi donc toutes les usines ont fermé leurs portes, et créé de ce fait un sérieux problème de chômage qui touche l'ensemble de la Nouvelle-Angleterre. Les compagnies ont pris cette décision non pas par suite d'une crise ou d'un marasme dans l'industrie, non ! mais tout simplement pour donner une leçon aux ouvriers, qui, par la force de leur cohésion syndicale, devenaient par trop exigeants en matière de salaires. Ainsi donc ces usines ont été reconstruites dans les régions agricoles du Sud ou, précisément, il y a eu ou pas d'organisations ouvrières, et où, par conséquent, les salaires sont bas, l'exploitation plus aisée.

Les grandes corporations, les organisations qui représentent le business américain n'ont pas tous les moyens (ils sont nombreux) d'obtenir des lois encore plus sévères qui affaibliraient et, si possible, détruiraient la puissance syndicale. Elles ont donc eu recours à la grande fraude, financée par de grosses entreprises, s'efforçant chaque jour de créer la confusion dans l'esprit du public, ce qui rend la tâche des militants beaucoup plus ardue.

Néanmoins, le mouvement syndical bénéficie encore d'un grand crédit. Les militants qui l'animent sont à la hauteur de leur tâche. Mais la compétence des responsables, si redoutée du patronat ne semble pas très efficace pour secouer les esprits et éveiller la compréhension des membres de base ; ceux-ci en effet

(Suite page 3).

CHAMPION-SANDWICH

LE célèbre coureur cycliste Vazi-Toto remportait toutes les épreuves et faisait tomber tous les records.

Ce qui donna une fameuse idée aux techniciens chargés de la publicité de la vin moins célèbre marque de vins « Tout-du-Cru », si estimés des gourmets.

Naturellement, Vazi-Toto touchait, outre le salaire de ses courses, une rémunération pour l'usage qui était fait de son nom et de ses exploits, avec son agrément. Il gagnait de l'argent honnêtement et laissait dire qu'il buvait du « Tout-du-Cru », champion des vins et vin des champions :

« Tout-du-Cru », c'est pour les sportifs le meilleur des apéritifs. Aussi, voyez Vazi-Toto : il en boit, et gagne aussi-tôt !

Or, un jour, Vazi-Toto se cassa la figure au beau milieu d'une épreuve. Il est à l'hôpital pour des mois.

Depuis cet accident, plus un mot de propagande n'exploite les performances du champion-sandwich au profit du bon pinard... L'occasion était pourtant belle de réparer quelques vignettes, par exemple. Vazi-Toto perd la pédale. Pour s'être trop rincé la Vazi-Toto ne se mettait jamais en selle ni en piste sans boire un peu de ce qui s'appelle « Tout-du-Cru ». Chacun a retenu les quatrains qui firent furor alors, et que recueillera l'anthologie poético-pinardière.

Ah ! versez-nous un doigt Du bon vin « Tout-du-Cru » ; Vazi-Toto lui doit De pédaler si dur... affirmant un paré-reclame, tandis qu'une émission publicitaire ne cessait de rabâcher que

Si le champion Vazi-Toto Court aussi vite qu'une auto. C'est qu'il a choisi comme « Tout-du-Cru », le nectar divin.

La guerre et la pensée

La réalité tragique se fait partout sentir. La brutalité des méthodes dépasse toute limite du droit humain. La bestialité terrasse et broie tout ce qui est humain, la liberté et la justice. A mesure que l'épreuve se prolonge, on sent que le nombre de ceux qui sont déchirés par le désir de connaître autre chose que la guerre, augmente sans cesse, au sein d'une intelligence et d'un cœur et d'un accomplir une œuvre utile.

Mais si la guerre dans son action brutale anéantit tout, elle ne peut rien contre la pensée. Contre la guerre, l'homme ne possède que la conscience qui peut, s'il le veut, devenir l'arme la plus active contre ce fléau. La guerre n'étant pas un mal nécessaire, encore moins un noble jeu ou une école de hautes vertus, « Comme je voudrais », écrit Giono, que tous les morts de la guerre se relèvent une nuit et retournent dans leur pays, dans leurs maisons pour savoir si leur sacrifice a servi à quel-

par le Docteur H. HERSCOVICI

que chose. La guerre s'arrêterait d'elle-même jugulée par l'imminence de l'épouvante. Mais les bombes sont muets. Victimes de la plus sanglante duperie, on a joué de ce qu'il y a en l'homme de plus noble et de plus sacré, son attachement au sol et à sa famille, de sa soif de justice et de sa fierté d'homme libre. Les plus grands maux viennent de l'ignorance. L'homme doit comprendre que toutes les inventions nuisibles, tendent à provoquer la division des peuples, pour mieux les accaparer en les épauillant dans des combats continus. Jamais l'humanité n'a atteint tant de puissance à tant de désarroi, tant de soucis, tant de connaissances et tant d'incertitude.

L'iniquité et la futilité, les vaines et inévitables convulsions se partagent notre tranquillité et nos jours. Tout n'est que fracas et sottise. Les marques de notre génération, de ternes agitations, de mesquins soucis matériels, une petite âme et une lâcheté de cœur. Elle est la proie non seulement de la misère, de l'alcoolisme, du vice, mais aussi de toutes les horreurs et turpitudes de la civilisation moderne. Et pourtant la transformation des conditions matérielles aurait dû contribuer à cet adoucissement, à cette « humanité » croissante, non pas en créant dans une âme de nouvelles tendances, mais supprimant l'une des causes qui freinent le développement des instincts moraux dans la vie sociale.

Au rang des assassins

Un des paradoxes les plus étonnants de notre époque qui en est pourtant fertile est le fait que dans les prisons ceux qui ont refusé de tuer et ceux qui ont tué au franchissement de la ligne des devoirs des règles que notre société a civilisée a adopté pour justifier le crime.

Pourtant nous devons admettre qu'il n'y a pas plusieurs morales : ou bien nous avons le droit de tuer innocents lorsqu'ils nous nuisent, ou bien nous n'avons pas. Dans le premier cas, nombreux sont les individus qui ont pour cela des raisons infiniment plus valables que celles que nous proposent les patriotes dont il convient de constater que l'idéal converge le plus souvent avec les intérêts capitalistes. Dans ces conditions il serait injuste à chacun d'entre nous de justifier un crime commis sur un individu qui lui a eu, même involontairement, que celui commis sur un homme dont le seul tort envers nous fut de naître de l'autre côté d'une frontière.

Admettons donc que nous ayons le droit de supprimer tout individu qui nous gêne. Comme aucun d'entre nous n'est totalement innocent et que nous nous sommes tous plus ou moins nués, cela réglerait très vite la question, ainsi d'ailleurs que toutes celles qui nous tourmentent. Malheureusement, malgré leur mépris des « exhibitions » du cœur et de l'intelligence, les bien pensants de toutes couleurs ne semblent pas envisager cette solution. Tant pis.

La vérité, c'est que les objectifs de conscience et les paillardies sont des préconçus. Ce sont eux qui, aux yeux des hommes de demain abaisseront notre siècle, qui sembleraient dépassés en bassesse, en lâcheté et en cruauté tous ceux qui l'ont précédé. Et la lutte qu'ils mènent ne peut laisser indifférent aucun anarchiste, car l'éta-

bissement d'une société libertaire est impossible sans la destruction de la société actuelle, sans la destruction de l'ensemble des structures sociales, sans la suppression totale de la guerre et l'existence d'un sentiment de fraternité universelle.

A. THEVENET.

SOUS LA III^e RÉPUBLIQUE

Sous ce titre nous mettons sous les yeux de nos lecteurs un extrait du livre aujourd'hui introuvable de C. A. Lissaint : « La Barbare Moderne » ou l'écrivain anarchiste nous livre le fruit de son expérience parlementaire. Texte qui nous paraît d'une actualité incontestable.

M. J.

En présence des marchandages, des trahisons, des lâchetés, des palinodies et des mensonges, de la violation des promesses, de l'ignominie parlementaire devenue cynique au point de s'étier au grand jour, il me fallait bien reconnaître que le parlementarisme dans ce milieu, représentants, défenseurs, à quelques rarismes exceptions près et que la bourgeoisie dirigeante et possédante y comptait seulement des agents actifs ; bourgeoisie républicaine alors, impérialiste la veille, royaliste le jour présent, mais cependant toujours restée à elle-même ; ennemie du peuple, le méprisant, l'opprimant, l'exploitant et résolue à se mettre en travers de toute réforme sociale.

C. A. Lissaint 1910.

De New-York...

II. — Les acteurs

Le citoyen américain moyen respire le conformisme par tous les pores. Ne lui jetons pas la pierre, nous avons vu il y a deux mois que le citoyen français savait s'identifier au portrait du parfait benêt-ou-ou généralisé (1). Pourtant l'Américain n'a pas à éviter le pire malheur qui puisse lui arriver : sacrifier tant et plus au grégarisme et rester persuadé qu'il fait preuve d'individualisme. Il ne vous parlera pas de « personnalité » parce qu'il ne sait pas ce que c'est. Il ne sait pas non plus ce qu'est l'individualisme. Prononcer le mot, le placer à bon escient dans la conversation, cela suffit apparemment à le rendre heureux.

Amis américains qui savez penser à autre chose qu'à « faire » des dollars, cette description ne vous concerne pas. Amis américains moyens qui m'avez reçu et aidé avec simplicité et gentillesse, je ne cherche pas à vous nuire, ne m'en vante pas trop de vous écrire comme je l'ai fait, vous voir, vous et surtout vos concitoyens anonymes. Cette sincérité dans la critique n'est rien d'autre qu'une marque de sympathie et de respect.

LA SOCIÉTÉ

Demandez au premier venu à quelle classe sociale il pense appartenir. Il vous répondra, comme tous les autres, que c'est un individualiste, qu'il appartient à la classe moyenne. Or il a raison dans la mesure où 80 % représentent l'humanité. Certains peuvent même prétendre que de toute manière, aux U.S.A., il n'y a qu'une classe moyenne, que la société américaine est la société d'une classe par excellence, la seu-

te « in the world ». Ceux-là représentent l'Américain moyen supérieur, ils sont vraiment dangereux pour leurs collègues car ils croient, ils croient, faire la plus et le beau temps. Je n'ai cependant jamais entendu un ouvrier me le dire. Ceux qui peuvent accéder à crédit, et leur nombre n'est pas négligeable, la Blüch modèle 59 ou une petite maison de 10 à 15.000 dollars, connaissent l'existence de ceux qui roulent en Cadillac et végètent dans des chaumières de 80.000 dollars. Cela ne signifie pas qu'ils les envient, même s'ils en rêvent.

En fait la société américaine comprend schématiquement cinq classes. Une classe aristocratique qui groupe environ 1 % de la population, ses ancêtres ont conquis et végètent dans des demeures et dix-huitième siècles et y ont fait fortune ; les nouveaux riches n'y sont que très difficilement admis. Une classe supérieure, 9 % environ, formée par les arrivistes arrivés, avocats, écrivains et médecins à la mode, et bien entendu les industriels. Une classe moyenne supérieure, 40 % environ, composée par les membres des professions libérales, les cadres et la maîtrise. Une classe moyenne inférieure, 40 % environ (nous avons bien nos 80 %, ce n'était pas une allusion à des événements récents), qui englobe la majorité des ouvriers et des employés, la vraie classe ouvrière américaine en langage technique européen. Enfin un prolétariat, 10 % environ, composé de retraités, de pensionnés et de porteurs-régisseurs que de « vrais » libéraux.

Depuis, à part la caste aristocratique, il n'existe pas de fron-

A TRAVERS LE MONDE LIBERTAIRE

BILAN 1958

QUAND vous recevez ce journal, nos amis lecteurs, lui donnez ce que vous voudrez à l'esprit de faire le bilan de l'An 1958, non point pour vous complaire dans les éphémères et à toute la grande presse, mais pour honnêtement songer au long effort de souffrance, de deuil et de durds dans ce monde tant « capitaliste » que « socialiste » par le petit peuple des travailleurs manuels et intellectuels.

Une seule pensée vous hantera l'Internationale vivra-t-elle ? face au déchaînement des passions, des antagonismes dus à la prodigieuse révolution technique du XXI^e siècle aussi bien qu'au déferlement des nationalismes, qui caractérisent si bien notre époque.

Néanmoins, une faible lueur d'espérance demeure que nous comparerons à un lampion.

De l'Est à l'Ouest « on entend les cris sourds des pays qu'on enchaîne » et pourtant la Révolution hongroise n'est que deux ans et on a presque oublié ; la guerre

d'Algérie à hélas quatre ans et elle continue avec au début d'Octobre un tout petit espoir de cessez-le-feu. A Cuba les insurgés de Fidel Castro tiennent une bonne partie de l'île. Batié et son successeur ont reçu un soufflet : une majorité d'abstentions s'est prononcée lors de ces élections truquées destinées aux commissions d'enquête de l'O.N.U.

Echecs de « prononcements » des stériles colonels ou généraux américains, spécialistes du genre, à l'égard de la Turquie et de la combativité algérienne.

En France, le coup du 13 mai a pu être pour l'instant, neutralisé. A Chypre, le grecque depuis trois mille ans, le libéralisme britannique ne sévit pas, bien au contraire, il est le maître du genre dans la Turquie qui ferme d'un verrou de sûreté les positions stratégiques de la coalition atlantique sans omettre le Liban pays déchiré par une récente guerre civile. Révolutions de palais à Bagdad, Amman, Khartoum, etc.

ANGLETERRE
Nos amis pacifistes d'outre-Manche (Internationale des résistants à la guerre) font connaître la longue et lourde liste de tous ceux qui sont emprisonnés pour refus de servir la guerre et l'armée.

PORTUGAL
L'agitation populaire contre la dictature étatique et militaire, se manifeste de plus en plus violente, face au régime qui, depuis 32 ans opprime le pays.

LE SYNDICALISME AMÉRICAIN

(Suite de la page 1)

Il est donc plus que jamais d'actualité le problème des programmes de T.V. que par la marche et l'orientation de leur syndicat.

Toute proportion gardée, il n'est pas excessif de dire que le mouvement ouvrier américain dans son ensemble est plus pauvre que le syndicalisme français en matière de programmes et de réalisations. L'Automobile se trouve directement menacée. U.A.W. s'efforce d'imposer une solution au problème. Walter Ruther a bien senti qu'il y avait là une question urgente. Le plus pressé, a-t-il déclaré, consiste à développer les comités d'éducation politique.

A Détroit (Massachusetts), j'ai eu l'occasion d'assister à l'une de ces réunions où l'on a surtout parlé de tactique électorale. Toujours partant, j'avais eu l'occasion de localiser dans une section locale de boutangerie à Philadelphie. Là, un groupe dynamique s'efforce sérieusement, à travers le principe coopératif, d'élever les ouvriers au niveau de la compréhension gestionnaire de leur industrie. Quoique isolés, les initiatives de ce genre peuvent encore permettre quelque espoir.

(A suivre).

Jean-Ph. MARTIN.

Le culte de la vedette

Suite de la page 1

C'est ce qui explique surabondamment cette absence de plus du quart des votants si l'on veut tenir compte des électeurs qui se désintéressent de la question au point de dédaigner de se faire inscrire.

Sans doute l'expérience prouvera-t-elle aux masses que rien n'est changé quant au fond, que les mêmes problèmes se posent dans un même régime et que ce n'est, ni la présence d'une super vedette ni les discours tricolores qui remplissent les caisses, qui font barrage à la crise ou qui mettent

fin à la guerre d'Algérie. Certains, mis au chômage partiel et face à une condition de vie plus pénible chaque jour ont déjà conscience, le petit commerçant frappé par cette diminution du pouvoir d'achat des travailleurs en ressent les effets.

Cela explique aussi en partie la baisse de température entre le référendum et les présentes élections.

Il est à prévoir, sans être prophète, que les déceptions vont à l'avenir, en raison des espoirs qu'on avait mis dans un « nouveau régime » qui n'est que la poursuite de l'ancien.

SERGIO.

FORMES ET TENDANCES DE L'ANARCHIE

VI. - Vie sociale et sclérose étatique

Le projet fondamental du socialisme est de rendre son libre cours et sa primauté au social, non pas certes sur l'individu mais sur le politique au sens étroit, c'est-à-dire sur l'Etat. L'opposition de la société et de l'Etat, que l'on trouve déjà chez les physiocrates et les penseurs libéraux, mais dont le socialisme libertaire seul donne une expression conséquente et pratique, est une idée-clé de tout le socialisme.

LE SOCIAL NATUREL

« La société, écrit Bakounine, est antérieure et à la fois elle survit à chaque individu humain, comme la nature elle-même ; elle est éternelle comme la nature, ou plutôt née sur la terre elle durera aussi longtemps que durera notre terre. Une révolte radicale contre la société sera donc aussi impossible pour l'homme qu'une révolte contre la nature, la société humaine n'étant d'ailleurs autre chose que la dernière grande manifestation ou création de la nature sur cette terre (1) ». Antérieure à l'émergence de l'individualité consciente, antérieure à toute forme d'Etat, sous n'importe quel type d'organisation ou d'institution continue de se déployer une vie sociale élémentaire qui est constituée par le maître mouvant, réfractaire à tout moule rigide et définitif.

Cette vie sociale se place sous le double signe de la SPONTANÉITÉ, puisqu'elle est le domaine de la libre entente et d'initiatives incessantes, réponses appropriées ou inviatives de groupes humains à la situation du moment, et de l'ADAPTATION, dans la mesure où elle est régie par tout un réseau de coutumes, de mœurs, d'idées collectives. Si en tant que tradition, la réalité sociale est source de cohésion sociale élémentaire, ce n'est pas elle qui entraîne néanmoins par un dynamisme organique un élan vital qui sans trêve tend à ériger des formes nouvelles et plus adaptées, à débiter et faire éclater les formes figées et vieillies.

Toute liaison sociale est une formation naturelle qui, sur la base de besoins communs et d'accords réciproques, se constitue, elle est sociale élémentaire. Le BAS EN HAUT, afin de constater et d'assurer les intérêts de la communauté. Même quand des institutions sociales se figent peu à peu et deviennent rudimentaires, ce n'est pas dans la mesure où elles se conformant à leur origine se laisse distinguer clairement dans la plupart des cas » (R. Rooker).

Mais aucune vie n'est possible sans lutte ni destruction. Au niveau de la vie sociale élémentaire, la lutte est inévitable, mais tant qu'elle se situe à l'extérieur ne vient la fausser et s'en servir, elle est un facteur de progrès et de renouvellement.

SOCIALISME ET CRISE ÉCONOMIQUE

La vie sociale ne peut, et de loin, être réduite à la vie économique. Il n'empêche que, spécialement dans le monde moderne, les forces économiques acquièrent un rôle intensément moteur. Le socialisme, au siècle dernier, s'est présenté comme la seule issue rationnelle à la crise provoquée, conséquence de la « révolution industrielle », par un brusque et incontrôlé développement de la production, augmentant la production, aurait dû augmenter en même temps le plus grand bonheur du plus grand nombre ». En fait, les heures de travail augmentèrent, la production intensive entraîna la surproduction et le chômage.

De nouvelles possibilités de vie se créèrent, et ce n'est pas le plus grand bonheur du plus grand nombre. En fait, les heures de travail augmentèrent, la production intensive entraîna la surproduction et le chômage.

Il est à prévoir, sans être prophète, que les déceptions vont à l'avenir, en raison des espoirs qu'on avait mis dans un « nouveau régime » qui n'est que la poursuite de l'ancien.

LETAT, EXCROISSANCE PARASITAIRE ET ANTISOCIALE

Si les socialistes sont d'accord pour reconnaître que « le gouvernement n'est qu'un comité qui gère les affaires communes de la société » (Marx - Engels), une excroissance parasite qui se nourrit aux dépens de la société et entrave son libre mouvement » (Marx), et sur la nécessité de la supprimer en tant que tel, ils vont se diviser et même s'opposer sur la façon de mener ce combat.

Divergence théorique, et non seulement tactique. Pour le matérialisme historique des marxistes, l'Etat est le produit et la manifestation des antagonismes de classe inconciliables, et il se donne, comme pouvoir suprême, la « mission » de brider ces antagonismes au point de composer, mais qu'on n'arrivera pas à le faire disparaître, le rôle d'arbitre, il n'est que l'expression de la classe économiquement dominante qui se crée ainsi un appareil politique s'élevant de plus en plus.

plus au-dessus de la société. La tâche du prolétariat est alors de s'organiser pour la conquête de l'Etat, de retourner sa force de répression, et si la bourgeoisie, de réorganiser, par la « dictature du prolétariat », les rapports de production dans l'intérêt de la société tout entière. Supprimant ainsi les classes, dont les antagonismes qui le fondent, l'Etat se détruit lui-même et, perdant toute base matérielle et tout fonction, il DÉPERIT.

LETAT, APPAREIL SPÉCIFIQUE DE DOMINATION

Cette analyse de la genèse de l'Etat — le seul facteur économique, la sociologie libertaire en a dénoncé l'insuffisance, que l'expérience historique a vérifiée. Si Proudhon, avant Marx, a mis l'accent sur l'antagonisme des forces économiques, et si le marxisme a réorganisé, par la « dictature du prolétariat », les rapports de production dans l'intérêt de la société tout entière, supprimant ainsi les classes, dont les antagonismes qui le fondent, l'Etat se détruit lui-même et, perdant toute base matérielle et tout fonction, il DÉPERIT.

Plus qu'une excroissance, l'Etat est donc un « CANCER », ARTIFICIEL, imposé par le HATREDIN BAS » (Rooker) et le paralysant. La grande faille du marxisme, c'est de n'avoir pas reconnu dans l'Etat une REALITE SPECIFIQUE qui a ses modalités et ses lois propres, qui fait proliférer peu à peu une bureaucratie imbu de ses « hautes fonctions » et de ses prérogatives, préoccupée en premier lieu de maintenir et d'accroître sa puissance. Loin de pouvoir abolir les classes, l'Etat, par le dynamisme même du pouvoir, crée une nouvelle classe autour de lui, qui s'éleve de plus en plus au-dessus de la masse des travailleurs et des exécutants. L'expérience russe est claire.

LETAT, REALITE « MORALE »

En plus d'une réalité économique et politique, l'Etat a encore et surtout une réalité « morale ». « LETAT », écrit l'anarchiste allemand Landauer, « EST UNE RELATION (...), UN MODE DE COMPORTEMENT DES HOMMES LES UNS ENVERS LES AUTRES ». Il imprime ses mœurs, ses rapports individuels et collectifs, ses propres modes d'être, qui sont l'autorité, la violence, le mensonge systématique, l'arbitraire, la servilité. Sa tendance fondamentale, même si elle n'apparait dans sa pureté que dans les régimes dictatoriaux, est de rendre à la limite les hommes incapables de relations libres, de réflexion personnelle, d'initiative. Ce n'est que par la désagrégation intellectuelle des individus, par la suppression de la spontanéité sociale, il rend les individus irresponsables et incapables d'assumer leur destinée et la destinée collective. Il va sans dire que dans les régimes dictatoriaux, la violence, jointes à l'ignorance, viennent à la rencontre de cette tendance, et l'Etat exerce ainsi une tâche incessante de déshumanisation.

Par la morale officielle, la caserne, la presse, la radio, le cinéma, et par la religion aussi, où la pensée libertaire est toujours la source même des idéologies autoritaires, l'ETAT DOMINE L'HOMME DE L'INTERIEUR. Etat et religion « font accepter leurs lois avec une telle sûreté que celles-ci, par une sorte de spontanéité sociale, il rend les individus irresponsables et incapables d'assumer leur destinée et la destinée collective. Il va sans dire que dans les régimes dictatoriaux, la violence, jointes à l'ignorance, viennent à la rencontre de cette tendance, et l'Etat exerce ainsi une tâche incessante de déshumanisation.

« Tant que l'Etat existe, pas de liberté. Quand il y aura liberté, il n'y aura plus d'Etat. » (4) Ce n'est qu'en dehors de l'Etat, et contre lui, que la société peut se reconstruire afin de reprendre en charge, à travers une structure sociale et fédéraliste, en matière de gestion économique, les fonctions d'utilité publique que l'Etat assume par la force des choses.

RENE FUGLER.

- (1) « Dieu et l'Etat », dans Œuvres (Stock, 1902, p.288).
- (2) E. Halévy : « Histoire du socialisme européen » (N.R.F., 1948, p. 21).
- (3) M. Jean-A. Mezel & Maldoror (Ed. de Moscou, 1948, p. 100 et 120).

ELASIES SUR L'« AMERICAN WAY OF LIFE »

LA DIVINITE

L'entêtement que l'Américain moyen met à croire à un dieu diviniste et libre à une origine surdit dogmatique. Les religions sont florissantes dans ce pays qu'on prétend matérialiste alors qu'il n'est que pragmatique. Chacun ayant le droit d'adorer dieu comme il l'entend, confond facilement autour et alentour, liberté de croire (souvent synonyme, ici, de liberté de penser) et liberté

LE SEXE

LA PATRIE

Autant l'Américain moyen se prétend individualiste, alors qu'il n'est pas autre chose qu'un militariste sans en avoir conscience... Une grande partie de l'opinion publique a désapprouvé l'expédition du Liban, mais plus tard à cause de Foster Dulles qui se déconsidère tous les jours un peu plus par son action en elle-même car l'armée fait partie des institutions au même titre que les syndicats, le système de libé-schénage et l'institut de lutte contre le cancer. Les affiches de propagande pour les diverses armes sont beaucoup plus nombreuses, toutes proportions gardées, qu'elles ne l'étaient en France il y a encore un an, et les organisations d'anciens combattants, aussi con que chez nous, essaient de faire déplacer les professeurs qui laissent entendre à leurs élèves que l'utilisation de la bombe atomique sur Hiroshima et Nagasaki n'était pas aussi justifiée que les pouvoirs publics l'ont prétendu. Heu-

...à Los Angeles

Un reportage de Marc PRÉVOTEL

reusement tout n'est pas pourri et les responsables de l'école ont refusé de céder à ces pétitions d'imbeciles.

Le premier lundi de septembre la Fête du Travail donne lieu à un grand déploiement de population. C'est le jour d'un « marché » : « Le jour du Labor Day, je suis resté à Chicago. De travailleurs point dans cette parade de douze heures, des soldats, des fusils, des tanks, des fusées et des avions ainsi que des majorettes et des fanfares. Je me suis demandé si j'étais à Chicago ou à Moscou le Premier Mai ».

S'il vous prend l'envie d'assister à un match de base-ball de première division (comparable au point de vue populaire à un Racing-Heims de football) ou à un récital de Louis Armstrong, vous aurez droit à l'hymne national comme supplément au programme.

Dans la plupart des sections syndicales dont la réunion ne commence pas par une prière ou une récitation de l'allégeance au drapeau. Les congrès débent par l'hymne américain. MM. George Meany et Walter Reuther ont déclaré publiquement, ces derniers semaines, que l'armée américaine doit être très forte et que c'est le devoir des travailleurs de soutenir son effort, donc prendre position en faveur de la politique d'armement à outrance. J'ose encore espérer (permettez-moi de garder quelques illusions) que si des dirigeants syndicaux français s'oublièrent jusqu'à prononcer de telles insanités, quelques militants trouveraient le courage de leur montrer que toutes les stomates n'ont pas été uti-

lisées à Alger. Il est vrai que les Américains ne savent pas ce qu'est la guerre. Ils ont laissé quelques centaines de milliers de morts sur des terres étrangères, mais ils sont incapables d'imaginer leur territoire dévasté, leurs gosses écrasés sous des bombes anonymes. Ils ne connaissent la guerre que par des récits ou des films qui les excitent ou les incitent et où les « bons » triomphent toujours (mais j'ai bien entendu, en France, de nombreux récits à des scènes tirées du film de Robert Aldrich « Attaque »).

Ce n'est pas de la méchanceté ou de l'atavisme guerrier car l'Américain est un être humain aussi que d'être ainsi que n'importe quel autre, à peine un peu plus inconscient, peut-être trop persuadé que les actes de son gouvernement, même lorsqu'ils sont étiquetés de « dictés » que par de bons sentiments.

D'autre part être si riches et si forts et ne pas avoir de traditions, ou si peu, cela vous pose des problèmes devant les Européens qui ont eu à se débattre avec de telles choses. Il faut donc se forger des coutumes ancestrales à n'importe quel prix et le nationalisme s'efforce de garder quelques illusions, de vouloir purifier les insanités. On s'en abuse jusqu'à l'ivresse, on en jouit, comme d'autres se réjouissent avec délices dans les lits d'un putain. Ne les accablons pas puisque nous avons actuellement la chance insigne de vivre cette expérience détestable.

(1) Voir le « Monde Libertaire » numéro 44.



Jean YANNE et son guide-chant fut un des triomphateurs de la soirée

Le traditionnel gala de notre journal eut cette année encore un immense succès. Dès l'ouverture des portes, la foule se précipite canalisée par un service d'ordre impeccable. Dans le vaste hall, la librairie du mouvement s'offre à tous les regards. Les militants s'affairent, vendent le journal, placent des abonnements, vendent le très artistique programme illustré par Grum, glanent des renseignements précieux pour l'organisation, car la fête du journal est le lieu de rencontre où les camarades qui ont rarement l'occasion de se voir échangent leurs impressions.

Peu à peu, la vaste salle se remplit, lorsque le rideau se lève à 21 heures précises, aux sons du joyeux orchestre l'Arc-en-Ciel, toutes les places sont occupées. La Mutualité semble ne pas être assez grande pour contenir tous les spectateurs.

Cette année, notre ami Brassens constitue la pièce résistante d'un plateau copieux, savamment équilibré. Toute la salle et tous ses copains lui font une ovation dès sa rentrée sur scène et c'est au milieu d'un enthousiasme indescriptible qu'en grande forme, il chante ses derniers succès, ainsi que ses premiers, qui ont fait sa réputation.

Puis, c'est Georges Staquet, Josselyne André, Pierre Descamps, les duettistes Monique Mauri et Claude Albert qui représentent le jeune élément aux dents longues, au talent certain et qui montent à l'assaut des étoiles consacrées.

René Paul, Paul Bastia, Barbara, l'incomparable et insicif Jean Yanne, tous ces artistes réputés et tant appréciés de la scène et de la radio déchinent bravos et rappels. Pour rompre le rythme de ce festival de la chanson représenté par les têtes d'affiches des cabarets parisiens, Simone Chobillon, qu'on peut appeler « la meilleure représentante Chobillon, qu'on peut appeler « la meilleure représentante de l'Arc-en-Ciel, toutes les places sont occupées. La Mutualité semble ne pas être assez grande pour contenir tous les spectateurs.

Monté avec goût et beaucoup de maîtrise, organisé avec minutie, suivi par un public enthousiaste et fidèle, ce spectacle de grande classe donne la mesure des possibilités de notre mouvement lorsqu'il se décide à sortir de l'isolement pour faire connaître à tous son vrai visage.

LE PORTIER DES COULISSES.

UN JOLI CADEAU

EN cette période de pleine activité artistique et littéraire, la place est mesurée à chacun de nous pour nous tenir au courant de l'actualité. Je vous glisserai donc simplement à l'oreille un tuyau, un conseil pour vos cadeaux de fin d'année. Offrez donc... et faites-vous offrir le disque de notre ami Léo Ferré, « La chanson du Mal Aimé » (1). Sur un poème de Guillaume Apollinaire, Léo Ferré a écrit une musique ébouriffante. Il conduit lui-même l'orchestre de la Radiodiffusion, ses interprètes vocaux sont impeccables et l'arrangement scénique de Madeleine Ferré est d'un goût très sûr. Nous voilà bien loin du compositeur populaire de « Paris-canaille » et de « Graine d'ananas ». Léo Ferré m'a stupéfié par la haute tenue de sa composition musicale. C'est de la grande musique, je ne crains pas de l'affirmer. Non pas inspirée mais sûrement « superlative » inconsciemment » par Ravel et surtout Debussy. Cet oratorio ne sera jamais, (1) Odeon ODX 168.

évidemment, une « bonne affaire ». Dommage que notre époque oblige encore les artistes, les vains, à faire du commercial pour faire box office. S'ils pouvaient être, une fois pour toutes, débarrassés des basses contingences domestiques, ils pourraient enfin se consacrer entièrement à leur art, que de chefs-d'œuvre nous y gagnerions ! Léo Ferré, je vous tire mon chapeau ; moi qui grinçais un tantinet des dents au début de ce trop « cabot » de votre présentation — et pourtant j'adore vos braves toutous ! — je fais aujourd'hui amende honorable. Un homme capable d'écrire d'aussi belles choses est un homme respecté et il le mérite une très grande diffusion. Si ma modestie vous peut servir à faire progresser la culture, je ne crains pas de l'affirmer. Non pas inspirée mais sûrement « superlative » inconsciemment » par Ravel et surtout Debussy. Cet oratorio ne sera jamais, (1) Odeon ODX 168.

le monde libertaire

Des Lettres et des Arts

APERÇU SUR L'EXPRESSIONNISME

Nous laisserons à d'autres plus qualifiés le soin de coller les étiquettes sur les tiroirs et de classer dans l'ordre chronologique et géographique les différentes tendances de l'art actuel. Sans doute chaque mode d'expression est-il le prolongement logique de ceux qui le précèdent, même et surtout quand il les contredit ; sans doute l'expressionnisme, puisque c'est là notre sujet, fut-il réaction, l'une des réactions contre la vieille Aultriche ? Oui, l'amertume, l'indignation, la honte, la colère, voilà bien les sources d'inspiration commune de tous les expressionnistes. Dans leurs rangs se sont retrouvés pélo-mé des mystiques que l'on dirait visionnaires, disciples tardifs de Grunewald, les derniers symbolistes, et ce ne s'explique pas, ce regard de. Si l'œuvre d'un être est changée comme l'être lui-même, les œuvres de différents individus sont diverses comme les individus entre eux. Et il est naïf et arbitraire de réunir la même dénomination des peintres aussi différents que Munch, Rouault, Kokoschka, Georg, Dubuffet.

Certains sont des esthètes, d'autres des incultes, il est faux d'affirmer que tous s'inspirent des primitifs ; ce n'est pas dans leur culture que se trouve leur dénominateur commun.

Bien sûr, El Greco, Cranach le Vieux, Jérôme Bosch rencontrent en tous des résonances profondes, mais nos contemporains sont moins discursifs, moins réfléchis, plus spontanés, infantiles diront d'eux. A peine peuvent-ils parler de position intellectuelle (rappelez-vous le dialogue du héros de Zola « je veux peindre comme on laboure, en paysan »).

Il s'agit plutôt d'une soif de gloire, d'un penchant pour le grotesque (Ridendo moros castigat, c'est le grotesque est au laid, ce qui le sublime est au beau »). Il s'agit plutôt d'un besoin exorbité de mettre la dégoût sur les plaies ; que ce soit des siennes ou celles des autres, celles de son époque ou même d'un régime ; et je songe à Georg, à Segal ; j'évoquerai même « l'extrémisme sentimental » de Georges Rouault.

Les expressionnistes rejoignent par là à moins qu'ils n'en découlent, la lignée des artistes maudits ; plus inconsciemment pur et spontané que de nous que méconnus ; le bourgeois de Weimar qui « les juge mal », refuse en fait de les juger, ce sont des « bâtons à scandale » dont le scandale passe inaperçu. L'expressionnisme est plus un état d'esprit qu'une école ; l'expressionniste plus un individu qu'un peintre. Son message, c'est avant tout un refus ; refus d'un état d'âme, d'une manière d'être. Refus de tout ce qui précède l'individu parfois (Soutine n'a-t-il pas été souvent la traduction picturale du nihilisme slave ? Munch, celui du romantisme exacerbé de la vieille Aultriche ?) Certains allemands possèdent un métier, une main extraordinaire et pour reposer l'équation de leur art, ils n'ont pas hésité à « s'imposer » toutes les libertés, toutes les maladresses, à oublier jusqu'aux premiers éléments de la composition et, des proportions. Pour d'autres qui ne savent au départ ni dessiner, ni peindre, ce chemin fut plus facile ; certains rejoignent avec plus ou moins de bonheur le dessin d'enfant ; d'autres s'inspirent des peintures psychopathologiques. Les déchets d'une telle production furent et sont énormes, mais, c'est là qu'intervient le goût personnel, ce que l'artiste choisit de ne pas détruire et de conserver de son œuvre possédée une force et un tempérament exceptionnels. En suivant ce chemin jusqu'au bout, certains aboutissent à un art abstrait, et même à se diviser encore, choisissant de ne plus utiliser que le trait ou que la pâte des pâtes épaisses et torsionnées, fangeuses comme les chemins campagnards des jours d'orage. Le plus célèbre représentant de cette tendance est sans conteste Dubuffet. Il met de tout dans ses pâtes : goudron, ciment, cailloux, etc... et qualifie d'ailleurs lui-même sa peinture de « concrète ». Quant aux tenants du trait du pointillisme ou de la tache accidentelle si en vogue aux U.S.A. sous l'étiquette d'« action pointive » ils sont souvent retombés dans l'automatisme qu'ils voulaient primitivement éviter. Certains cultivent d'ailleurs leur écriture jusqu'au style ; c'est notamment chez nous le cas de Mathieu qui n'a, lui, plus rien à voir avec l'expressionnisme. Et la part est souvent grande au

par A. Thevenet

LA CHANSON ÉTERNELLE

Il y a quelque chose de changé dans le royaume de la chanson. Les moyens d'action modernes — disques, radio — ont considérablement modifié ce domaine. Telle chanson de jadis mettait des années pour conquérir le public, elle reparaît alors longtemps le refrain de tout le monde ; telle chanson d'aujourd'hui met à peine un mois pour devenir un succès, mais elle tombe vite dans le domaine de l'oubli, chassée par un autre grand succès. Que tel succès de jadis soit encore un succès d'aujourd'hui montre bien que la chanson est éternelle. Il n'est pas sûr que les chansons les plus en vogue en ce moment soient encore connues demain. Devons-nous parler d'une décadence de la chanson ? Je ne le crois pas car il existe encore de nouvelles chansons et le public n'a pas tellement changé lui non plus, mais on viole constamment son goût en lui imposant telle ou telle chanson — et généralement ce sont les plus mauvaises — uniquement pour des raisons commerciales. Nos amis du « Canard enchaîné » ont lancé récemment une enquête pour dénicher les chansons à succès. Cette enquête n'a rien révélé de tout, hormis une mise au point d'André Sallee qui a débité la combine des émissions radiophoniques. C'est un des aspects du problème mais ce n'est pas le seul. Il fallait aussi dénoncer la dictature des grands impresariats qui font et défont les grandes vedettes en un tournemain, qui acceptent, refusent ou imposent telle ou telle chanson qui n'oublient jamais leurs petits bénéfices. Il s'agit là de véritables gangsters, absolument tabous, malheur à qui s'y froterait. Comment s'étonner alors que pour certains, la paternité tienne lieu de talent ? Ils ne sont pas à la mesure du pu sont à la mesure de ceux qui les ont lancés, certes, mais ils blie. Dénoncer les mauvaises chansons ? Il serait bien plus facile de désigner les bonnes chansons ! Elles sont plus rares. A l'inverse du « Canard », je trouve beaucoup de talent à l'extérieur de l'île St-Louis ou en six mois. D'autres réfléchissant en silence, ce se définissent d'un coup de gueule, par un éclat de colère : ce sont des fils de révolte, avec une prise de conscience d'eux-mêmes, due à une prise de conscience provoquée par les autres. C'est de ce point de départ unique, tout émotionnel et subjectif, que l'expressionnisme fait tache d'huile, explose en autant de directions contradictoires qu'il y a de représentants. On connaît les causes de cette explosion, l'influence du groupe Der Jugendstil ; celle surtout de Kokoschka, les scandales provoqués par la première exposition de Munch, qui connut ainsi la notoriété sans la fortune. Ce qui est scandale ici est folklore ailleurs, mais la critique n'a pas encore établi le parallélisme tout relatif avec les jouteurs japonais, mexicains, ou des peintures populaires sur bois du Chili. Parallélisme relatif car ce qui différencie l'expressionnisme européen c'est son anti-académisme même ; ce manque d'esthétique délibérée, cultivé, qui parvient parfois au style mais toujours de la médiocrité. Il ne dépend que de nous et de nous seuls de faire échec à ces manœuvres. Il y a des salles de spectacles où l'on achète un entrant le droit de siffler les mauvaises chansons. L'on n'est pas obligé d'acquiescer leurs disques. On peut entrer dans les clubs d'auditeurs des postes radiophoniques et protester. Sinon, quelque chercheur ou quelque curieux de siècles à venir, découvrirait peut-être que nous avions quand même des bonnes chansons... Bernard SALMON.

Le mois prochain : LES DISQUES DE JAZZ par Aurélien DAUGUET POESIE SERBE POESIE ARABE par Francis CONEM LE CINEMA : LES AMANTS par H. Gougoud et M. Prévotel et un article de Michel RAGON

POUR SUIVANT leur effort de clarification théorique, les Groupes Anarchistes d'Action Révolutionnaire publient un numéro spécial de Noir et Rouge (1) (n° 11) sur « Gauche et Révolution ». Cette série d'études, tout en traçant sur le plan des principes fondamentaux une nette ligne de démarcation, qui n'exclut pas les points de contact, entre « l'homme de gauche » et « l'homme d'action révolutionnaire », ouvre sur la pensée anarchiste des perspectives qui renouvellent et approfondissent très justement les positions traditionnelles.

Par rapport à la droite, qui se définit par l'adhésion à ce qui est, la gauche part d'un refus. Un historique de ce refus met en lumière les valeurs communes de la gauche et de l'anarchisme, puisque des premières hérésies du Moyen Âge aux matérialistes du 18^e siècle, il existe essentiellement la lutte contre la pensée dogmatique au nom du « libre examen », et finalement la possibilité du bonheur dans cette vie par le progrès de la science. La laïcité, donc, est le grand terrain d'entente des libertaires et des véritables hommes de gauche, même si l'anarchisme seul donne sa pline extension à l'esprit de laïcité, dans sa lutte contre toute forme d'autorité (p. 4-11).

Mais si le refus de la gauche est bien celui de certaines valeurs réactionnaires, « elle n'a jamais jusqu'à refuser » le cadre même de la société. « Le réformisme des partis de gauche le même tout droit à la participation au Pouvoir. Ce qui, historiquement, tient aussi au fait que la lutte pour la liberté a conscience de la « nécessité globale » du programme partiel au programme global qui caractérise l'homme d'action révolutionnaire. (1) Lagard, B.P. 113, Paris-18^e et Permanence du « Monde Libertaire ». La reconnaissance de la « nécessité globale » (p. 29-34) coïncide avec l'affirmation de la révolution intégrale. Ce principe, qui est sous-jacent à toute la pensée libertaire, n'a été pleinement développé que par le mouvement surréaliste. Il exprime le fait de l'interaction constante de tous les secteurs de la réalité (secteurs économiques, moral, psychologique, spirituel, etc...). Transformer un secteur isolé (par exemple les seules structures économiques) sans transformer en même temps tous les autres secteurs, c'est faire qu'à brève échéance il s'aligne à nouveau sur l'ensemble dont les structures restent retroussées. « Il n'y a qu'une Révolution : le soulèvement du prolétariat et l'insurrection de l'esprit ; deux aspects d'une même nécessité. Les moyens préconisés et à mettre en œuvre pour la transformation du monde ne doivent en rien altérer le second, mais

LE LIVRE DU MOIS PAR MAURICE JOYEUX

Marcel AYMÉ, par Jean Cathelin (Debresse Edit.)

Nos lecteurs connaissent bien Jean Cathelin, notre collaborateur et ami. Ce charmant boulevardier à la mine éveillée hante depuis dix ans les salles de rédaction où avec passion on discute de l'art, de la littérature et des philosophes qui en découlent. Tour à tour rédacteur à Demain, à l'Information, à Arts, à L'Observateur, il a donné à notre journal de nombreuses chroniques. En publiant chez Debresse une étude sur Marcel Aymé, Cathelin nous révèle un nouvel aspect de son talent.

Il est convenu de considérer Marcel Aymé comme un écrivain satirique, un humoriste dont la « Jument verte » qui n'est tant de parenté avec « Clochemerle » serait le chef-d'œuvre. Ou comme un auteur dont le théâtre parfois scandaleux fait rugir le bourgeois. Et chacun se souvient des discussions passionnées que suscita la « Tête des autres » incontestable réussite. Jean Cathelin dans l'étude méticuleuse qu'il fait de l'œuvre de l'écrivain, nous confirme dans notre opinion d'un Marcel Aymé, voltairien, non conformiste en diable puis, fouillant plus loin, il nous révèle « une œuvre qui est une leçon de choses, une leçon de petites choses ; un inventaire du quotidien, une analyse spectrale du banal qui confine à l'éloge, à l'exaltation et qui par contrecoup rabaisse le capot des façades opulentes, des estomacs trop bien remplis, des médailles trop mal acquises ». Cette prase de Cathelin renferme son ambition de nous faire connaître un Marcel Aymé social, humain près de cette terre bourguignonne où il est né. Et dans cette partie de son analyse sa réussite est certaine mais lorsque Cathelin élevant le débat essaye de nous faire pénétrer dans la philosophie profonde, dans laquelle à son avis baigne cette œuvre, lorsqu'il essaye d'extraire son héros d'un milieu où il est fâcheusement enlaidi, lorsqu'il essaye de nous présenter Marcel Aymé comme une sorte d'anarchiste à sa manière, on voudrait qu'il ait raison sans en être complètement sûr.

En tout cas ce que ce livre démontre ce sont les remarquables dons d'analyse de ce boulevardier impénitent, dont que l'on souhaite voir rapidement se manifester sur un sujet d'une épaisseur plus probante.

Impossible d'être abject, par Roger Rabinaux (Corréa Editeur)

« L'Honneur de Pédonique » nous avait révélé un auteur burlesque bien dans la tradition des petits maîtres du 18^e siècle. Les ouvrages de Roger Rabinaux se sont succédés sans que la verve du sous-préfet échappé d'un roman d'Anatole France, n'ait failli. Sans que rien ne vienne démentir l'impression profonde que nous avait laissée ce premier ouvrage.

Aujourd'hui, Roger Rabinaux nous donne « Impossible d'être abject » où le lyre de ce charmant conteur grince sous les bourrasques de la vie. Son rire rejoint alors celui de ses grands ancêtres et débouche sur la souffrance, Rabelais, Saint-Amant, Cyrano de Bergerac, Scarron ! l'auteur peut légitimement se réclamer d'eux mais aussi des mimes ridicules et douloureux, Paillasse, Chaplin et tous les anonymes de la douloureuse comédie qui se joue sur les tréteaux de l'existence. Son œuvre peut se réclamer d'eux car l'effrayante banalité du sujet possède la même éloquente sobriété.

Le sujet ? L'histoire d'un couple libale et atroce ! qu'un amour vivement gâché par la veulerie de l'homme, éclaire d'un pinneau d'humanité. Rien ! Je vous le dis, rien qu'un simple histoire qui est un chef-d'œuvre et qui classe l'auteur à la tête des burlesques de sa génération.

Maréchal P., par Georges Arnaud (Editeurs Français Réunis)

Ceux qui ont aimé « Les Aveux les plus doux » liront avec passion la nouvelle pièce de Georges Arnaud qui vient de sortir en librairie. J'ai déjà signalé, à propos de « Lumière de soufre » le sens dramatique de cet écrivain, que l'on retrouve même dans ses romans mais le Maréchal P prend dans son œuvre une place particulière. C'est une satire féroce des derniers jours de l'Etat Français chassé par le débarquement sur les côtes normandes. Le vœux politique à étoiles fut en hâte vers Dijon et là, entouré de ses derniers fidèles, il fait le don de sa personne — que personne ne réclame et qui embarrasse tout le monde — à la Côte d'Or, un des rares départements qui ait échappé à « l'envahisseur étranger » (sic).

Les scènes cruelles ont de la force, juste ce qui était nécessaire pour accentuer le caractère de cette clique ambitieuse et corrompue. On reconnaît Weygand, Darmand, Laval et beaucoup d'autres encore. L'auteur dont on connaît le talent incisif trace d'eux des portraits inoubliables.

Le livre se lit d'un seul jet et la caricature des personnages ne paraît, à quelques-uns d'entre nous qui ont été obligés de les subir, qu'une bien modeste revanche aux atrocités qu'ils ont permises lorsque par opportunité ils ne les ont pas commises. Littéralement ces trois actes sont solides, la progression dramatique intense. Les personnages sont piqués avec vigueur dans le décor. Arnaud a réussi à trouver un éditeur ! Sage qu'aucun directeur de salle ne se risquerait à monter cette satire remarquable et étonnante.

La qualité de l'écriture de « Maréchal P. » nous fait encore plus regretter l'absence de l'écrivain dans le cercle actuel de la littérature où il aurait pu nous faire oublier les plus éclatantes réussites du néo-réalisme américain.

Ali-Baba et les Quarante Poèmes, par Anne-Marie Carrière (Calmann-Lévy Editeur)

Chez les écrivains cités plus haut, le rire masque leur écourement devant la vie imbecille que se sont construite les hommes. Anne-Marie Carrière, elle, chante la joie et ne prend des misères de l'humanité que juste ce qui est nécessaire pour permettre à son talent de s'épanouir.

Tout le monde a vu au cabaret, ou écouté à la Radio, Anne-Marie Carrière qui a réussi à se faire une place enviable parmi les chansonniers, ce milieu si difficile pour une femme.

Aujourd'hui elle nous donne un recueil de quarante de ses pièces les plus populaires et c'est un enchantement. Contrairement aux œuvres de certains de ses confrères masculins, ces petits poèmes faits pour être dits soutiennent parfaitement la lecture. Vous connaissez l'« Eléphant blanc » « Mon grand père était socialiste » « Histoire de fesses » ! Moi aussi ! Mais j'avoue que j'ai découvert avec plaisir en feuilletant ce recueil « Arizona story » « Les petites femmes de lettre » et surtout « Révolution et bricolage » qui est un petit chef-d'œuvre d'observation juste ce qui est nécessaire pour permettre à son talent de s'épanouir.

Achetez vite Ali-baba et les quarante poèmes. Ces feuilles légères vous consolent de la prose électorale.

CINÉMA CINÉMA CINÉMA

LES MISÉRABLES

CA pue le carton pâte, et pas seulement les décors, tout : le scénario, le dialogue, la mise en scène et souvent l'interprétation. C'est plus les « misérables », c'est « l'histoire d'un crime ». Jamais l'œuvre d'un homme n'a été trahie avec plus d'incompréhension et de mauvais goût. Il est hors de doute que le metteur en scène n'a jamais lu le livre, ou s'il l'a lu, c'est plus grave encore. Précédemment pour réaliser la grande fresque de Hugo, on avait recouru à Harry Baur, Ch. Valéry, Marguerite Moreno, Ch. Dullin, Florelle, Max Dearly, Orane Demaris, P. Larquey, cela pour accoucher d'un navet.

Pour la dernière version, le mot navet semble bien faible et le record de la médiocrité peut être homologué comme on dit, en termes sportifs. Côté interprétation, sans avoir rien à attendre d'un jeune premier dont l'expression fait rêver aux mannequins des Galeries Lafayette et d'une zébrillante starlette dont la prostitution fait rire quand elle devrait faire pleurer ; on pouvait espérer mieux d'un Gabin, d'un Bourvill et d'autres ; mais que pouvaient-ils faire les malheureux embarqués dans cette galère après de laquelle celle du baigne de Toulon n'est rien. Tout les contraindait à être adous du personnage, à le rapetisser, à ramener toutes choses, même les plus grandes, aux proportions d'un fait divers, et

POUR SUIVANT leur effort de clarification théorique, les Groupes Anarchistes d'Action Révolutionnaire publient un numéro spécial de Noir et Rouge (1) (n° 11) sur « Gauche et Révolution ». Cette série d'études, tout en traçant sur le plan des principes fondamentaux une nette ligne de démarcation, qui n'exclut pas les points de contact, entre « l'homme de gauche » et « l'homme d'action révolutionnaire », ouvre sur la pensée anarchiste des perspectives qui renouvellent et approfondissent très justement les positions traditionnelles.

Par rapport à la droite, qui se définit par l'adhésion à ce qui est, la gauche part d'un refus. Un historique de ce refus met en lumière les valeurs communes de la gauche et de l'anarchisme, puisque des premières hérésies du Moyen Âge aux matérialistes du 18^e siècle, il existe essentiellement la lutte contre la pensée dogmatique au nom du « libre examen », et finalement la possibilité du bonheur dans cette vie par le progrès de la science. La laïcité, donc, est le grand terrain d'entente des libertaires et des véritables hommes de gauche, même si l'anarchisme seul donne sa pline extension à l'esprit de laïcité, dans sa lutte contre toute forme d'autorité (p. 4-11).

Mais si le refus de la gauche est bien celui de certaines valeurs réactionnaires, « elle n'a jamais jusqu'à refuser » le cadre même de la société. « Le réformisme des partis de gauche le même tout droit à la participation au Pouvoir. Ce qui, historiquement, tient aussi au fait que la lutte pour la liberté a conscience de la « nécessité globale » du programme partiel au programme global qui caractérise l'homme d'action révolutionnaire. (1) Lagard, B.P. 113, Paris-18^e et Permanence du « Monde Libertaire ». La reconnaissance de la « nécessité globale » (p. 29-34) coïncide avec l'affirmation de la révolution intégrale. Ce principe, qui est sous-jacent à toute la pensée libertaire, n'a été pleinement développé que par le mouvement surréaliste. Il exprime le fait de l'interaction constante de tous les secteurs de la réalité (secteurs économiques, moral, psychologique, spirituel, etc...). Transformer un secteur isolé (par exemple les seules structures économiques) sans transformer en même temps tous les autres secteurs, c'est faire qu'à brève échéance il s'aligne à nouveau sur l'ensemble dont les structures restent retroussées. « Il n'y a qu'une Révolution : le soulèvement du prolétariat et l'insurrection de l'esprit ; deux aspects d'une même nécessité. Les moyens préconisés et à mettre en œuvre pour la transformation du monde ne doivent en rien altérer le second, mais

Maurice LAISANT.

René FUGLER.